

Noémie Ksicova Groupe 48

Une ville



4 – 11 juin 2025



C'est l'histoire d'un cirque itinérant qui perturbe inéluctablement les lieux qu'il traverse. Sur une place, la troupe déploie la carcasse d'une baleine, immense caisse de résonance pour les questions surgies en contrebande des entrailles de la ville, comme autant de ferments de sédition qui viendront troubler l'ordre établi, faire dérailler le cours normal des choses. C'est ce moment de bascule, porté par la voix d'un prince-poète hypnotisant les foules, que nous invite à expérimenter Noémie Ksicova. La metteuse en scène, autrice et actrice, accompagne toutes les sections – Jeu, Mise en scène, Dramaturgie, Régie-Création et Scénographie-Costume – du Groupe 48 de l'École du TnS dans cette création qui entreprend collectivement d'ouvrir la boîte noire de la fiction.

[hu] *Ez a történet egy vándorcirkuszról szól, amely elkerülhetetlenül megzavarja azokat a helyeket, amelyeken áthalad. Az egyik téren a társulat egy bálna tetemét helyezi el, amely a város gyomrából kicsempészett kérdések hatalmas hangtáblája, mint a lázadás annyi erjedése, amely megzavarja a fennálló rendet és kisiklatja a dolgok normális menetét.*

**[Adaptation de *La Mélancolie de la résistance*
de László Krasznahorkai]**

**Noémie Ksicova avec les acteur·rices
et créateur·rices du Groupe 48**

**[Mise en scène]
Noémie Ksicova**

**[Collaboration artistique]
Sarah Cohen, Elsa Revcolevschi**

**[Dramaturgie]
Louison Ryser, Tristan Schinz**

[Avec]

Miléna Arvois – La Postière / La Femme du train

Aurélié Debuire – Janos

Mamadou Judy Diallo – Monsieur Etzer

Ömer Alparslan Koçak – Le Capitaine

Thomas Lelo – Le Militaire / Le Prince / Notable

Steve Mégé – Enfant

**Gwendal Normand – Directeur du cirque / L'Homme au long
manteau / Notable**

Blanche Plagnol – Tünde Etzer

Nemo Schiffman – L'Homme du train / Le Factotum / Szabo

Bilal Slimani – Karsci / Notable

Maria Sandoval – Madame Pflaum

Ambre Sola Shimizu – Enfant

Apolline Taillieu – Madame Harrer

**[Lumière] Corentin Nagler [Son] Paul Bertrand,
Macha Menu [Vidéo] Mathis Berezoutzky-
Brimeur [Scénographie] Mathilde Foch, Salomé
Vandendriessche [Costumes et maquillage] Nina
Bonnin, Noa Gimenez [Cadre Vidéo et Plateau]
Marie-Lou Poulain [Régie générale] Clément
Balcon**

Remerciements à Nicolas Doremus,
Marie-Christine Soma, Frédéric
Minière, Simon Drouart, Elwir Poli,
Benjamin Moreau, Laurence Magnée,
Hélène Wisse, Linda Souakria et toute
l'équipe pédagogique pour leurs
regards précieux.

Le décor et les costumes sont réalisés
par les ateliers du TnS.

Production Théâtre national de
Strasbourg

Création le 4 juin 2025 à l'Espace
Grüber, TnS

Durée 2h20 avec entracte

Tous les jours à 20h sauf sam. 7 à 18h

Apprendre à regarder la course des étoiles

Entretien avec Noémie Ksicova

Est-ce que tu peux nous raconter, en quelques phrases, l'histoire d'Une ville ?

L'histoire se déroule dans une fenêtre temporelle assez étroite : en 24 heures. Tout commence une nuit où un cirque un peu mystérieux arrive et s'installe sur la place d'une ville. On dit que ce cirque transporterait le cadavre d'une baleine et un prince. La ville en question semble au bord de l'implosion. Rien ne va. Ce qu'*Une ville* raconte, c'est à la fois un tremblement insidieux et le terreau du chaos : ce quelque chose qui relève d'un inéluctable moment de bascule. La pièce déploie donc une sorte de chronique de ces 24 heures qui font que rien ne sera plus jamais comme avant.

Cette fiction, tu l'as conçue avec les élèves de l'École du TnS, le Groupe 48. Est-ce que tu peux nous parler des implications pédagogiques et artistiques d'une telle collaboration ?

Oui, c'est un spectacle créé dans une temporalité très courte, il a vraiment été fait en urgence : c'était à la fois une contrainte et un défi ! On s'est rencontré-es et, en seulement un mois et demi, il a fallu choisir la matière sur laquelle on allait travailler, très vite entrer en construction scénographique, très vite penser le dispositif. [NDR – *Il y a trois mois, Noémie Ksicova a généreusement accepté de répondre à l'invitation du TnS en remplacement d'un autre artiste qui n'a malheureusement pas pu poursuivre son engagement, pour raison de santé.*] Dans cette contrainte forte, il y a aussi quelque chose qui est extrêmement passionnant parce que ça oblige à faire des choix, à agir très vite. Ce qui était important pour moi, c'était de mettre en valeur les acteur-rices au plateau, les treize élèves de la section Jeu, et de le faire de la manière la plus équitable qui soit, sans produire une succession de monologues. Je voulais vraiment qu'on invente ensemble une fiction. Je me sens un peu comme une cheffe d'orchestre. L'enjeu, c'était de laisser la place aux vingt-sept créateur-rices de cette promotion pour qu'elles et ils puissent exprimer leur univers, trouver les moyens pour l'élaboration d'un geste commun.

Tu peux nous donner un exemple concret de cette élaboration d'un geste artistique commun ?

Oui, par exemple, je n'avais jamais travaillé personnellement avec la vidéo, auparavant. Un artiste de l'École devait utiliser ce dispositif. L'usage partait donc d'une contrainte, mais j'ai aimé le faire, par-delà la nécessité pédagogique, parce que cela nous a engagé-es à trouver un langage commun, c'était très stimulant.

Une ville est une adaptation du roman *La Mélancolie de la résistance* de l'auteur hongrois László Krasznahorkai. L'œuvre date de 1989 et elle s'inscrit dans un contexte historique assez spécifique, celui de la Chute du mur. Pourquoi avoir choisi d'adapter, tout particulièrement, ce texte aujourd'hui et que représente pour toi, par extension, le geste de l'adaptation ?

Dans ce livre, il y a deux aspects importants à prendre en compte, la forme et ce qu'il raconte. Pour moi, il y a quelque chose dans le roman qui est vraiment de l'ordre de l'Apocalypse, une dimension absolument sombre, pas forcément discernable, et cette « chose », j'ai l'impression qu'elle est intéressante à traiter aujourd'hui, dans notre monde. Nous vivons dans un monde qui va mal, où tout est en train de s'effondrer. Il semble que ce que le roman nous suggère, c'est que quand il n'y a plus d'espoir, l'ultime force de résistance réside dans la destruction. Ce constat terrible, à défaut de nous faire tirer nécessairement les mêmes conclusions désespérées que László Krasznahorkai, je pense qu'il permet de nous saisir d'un questionnement existentiel : comment échapper à notre propre destruction ? Adapter ce roman, c'est rendre audibles les échos tragiques très forts de cette fiction avec notre époque, sans nécessairement établir un lien direct. La fiction permet d'interroger ; elle ne donne aucune réponse. La dimension étrange et amoralisée du livre m'avait saisie : la fiction ne résout rien, elle n'offre pas de clarification, ni d'indication du type : « Ceci est bon, ceci est mauvais. » Elle éclaire des façons d'échapper au caractère inéluctable de notre propre destruction. Elle montre aussi ce qui arrive quand la peur envahit tout et que le seul moyen qu'il reste à une société pour se rassurer, c'est l'instauration d'un état d'urgence militaire. C'est extrêmement glaçant de constater comment les affects peuvent laisser une voie possible à un État fasciste. Dans la pièce, il y a vraiment trois visions de l'humanité qui se confrontent : une qui donne la priorité à l'ordre et à la propreté comme planche de salut, et qui est prête à tout pour atteindre ses objectifs ; une autre qui ne croit plus l'homme

capable d'échapper à sa propre destruction ; enfin, celle portée par les personnages de Janos et Szabo qui croit encore dans la valeur de la vie humaine, dans ce qui nous oblige vis-à-vis d'elle et que l'on retrouve dans l'injonction posée par la rencontre d'un visage – comme en parle le philosophe Emmanuel Levinas : « Tu ne tueras point. »

Pourquoi ne pas montrer la baleine qui est pourtant l'attraction principale du cirque itinérant ?

Ne pas montrer la baleine, c'était choisir d'opérer à partir de l'intériorité plutôt que de l'extériorité. Ça participe aussi de l'étrangeté, qui sature la fiction. Toutes ces choses que l'on ne voit pas, elles contribuent à accroître l'impression d'étrangeté et c'est ce que je cherche à intensifier, notamment avec la création sonore. Nous sommes au bord d'une éruption, un peu comme au pied d'un volcan, tu vois. Donc on s'efforce vraiment de travailler sur une amplitude sonore, assez désagréable, en fait, avec des bruissements, des vrombissements, des vibrations. On cherche à restituer une atmosphère, à capter ce qui est en train de trembler sous la terre au moment où on découvre cette ville.

Je reviens sur le geste de l'adaptation au plateau d'une œuvre romanesque. Est-ce que tu l'avais déjà fait avant *Une ville* ?

Oui, mon dernier spectacle était une adaptation très libre de Stig Dagerman qui s'appelait *L'Enfant brûlé*. Pour chaque création, je pars d'un désir qui s'impose à moi. Sur l'adaptation, il y a la particularité d'un besoin qui consiste à extraire ce qui m'intéresse du livre. C'est une étape très importante pour moi. Ensuite, toute la réflexion consiste à savoir comment je mets cette matière à l'épreuve du plateau. Je dégage les lignes dramaturgiques et les actions qui en découlent. Puis, c'est vraiment chaque séquence qui est mise à l'épreuve du travail avec les acteur-rices qui vont faire des improvisations. Et je réécris. Dans cet espace entre les nécessités dramaturgiques et les propositions issues du jeu. Dans mes adaptations, j'essaie d'être fidèle, moins à la langue qu'à la structure.

Et pourquoi fais-tu ce choix d'une fidélité à la structure plutôt qu'à la langue ?

Parce que la langue de ce roman n'est absolument pas théâtrale. C'est une langue qui n'est pas vivante, qui n'est pas au présent. Et aussi, c'est



© Jean-Louis Fernandez

vraiment ma manière de travailler, je prends ce livre vraiment comme une matière. Pour *Une ville*, je suis quand même relativement fidèle à la fiction, mais comme une matière qui va créer une chose différente, ou une sorte de nouvelle voix sur le plateau, c'est-à-dire un objet qui sera à la fois le livre et autre chose que le livre.

Pour dire un mot des personnages communs au livre et à la pièce, Monsieur Etzer est véritablement un visionnaire : il voit le désastre en train de se produire, il voit l'incapacité de l'humain à empêcher son autodestruction et décide de vivre reclus. Et puis, il y a le personnage de Janos qui croit en la beauté du monde, en la beauté de l'humain. Madame Etzer, quant à elle, a une peur panique mêlée à une soif de pouvoir, l'engageant à imposer une certaine vision du monde qui va participer à l'instauration d'un régime totalitaire. Elle porte constamment des jugements, alors que Janos, par contraste, a une certaine naïveté, un regard innocent. M^{me} Pflaum, la mère de Janos, est une femme repliée sur elle-même, dans son foyer, dans ses craintes.

Il y a un moment, dans la pièce, où tu soulignes la différence entre « regarder » et « surveiller » ; entre des yeux qui contemplant et d'autres qui contrôlent. Est-ce que tu peux revenir là-dessus ?

Effectivement, cette distinction n'était pas dans le livre, c'est moi qui l'ai posée avec les artistes du Groupe 48. Il y a deux formes de regard, celui qui juge et qui surveille, par contraste avec un autre regard, posé sur le monde d'une façon désintéressée, animé par la recherche de la beauté, et cette deuxième forme de regard, en se posant sur le monde, le transforme profondément.

Ce que tu dis fait penser au regard que Janos pose sur la baleine. Est-ce que pour toi, il y a un objet ou un paysage qui t'a transformée, comme la baleine semble transformer celles et ceux qui l'ont regardée d'assez près ?

Oui, je fais beaucoup de bateau, je passe du temps en mer et le paysage qui me bouleverse, c'est à chaque fois celui qui se trouve au plus loin d'espaces habités — les paysages isolés, ceux qui sont dans le monde et, en même temps, à côté du monde. C'est vraiment cela mon obsession et, évidemment, cela produit un certain rapport au temps et à la solitude. Je suis partie au fin fond d'une forêt au Canada, pour pister, et soudain, il n'y a plus personne, tu es minuscule, insignifiante même, dans cette immensité. Tu es dans un monde dont

tu ne peux pas te rendre maître. Il y a deux ans, je suis partie au Groenland pour la même raison : être ramenée à ma place d'humaine. C'est ma grande quête, me confronter à ce qui nous dépasse et à ce qui nous survivra.

Je me permets de faire un retour à la société en abordant, si tu es d'accord, la montée de l'extrême droite en Europe et dans le monde. L'avais-tu à l'esprit en écrivant *Une ville* ?

Je l'ai constamment à l'esprit, et je pense que c'est vraiment pour cette raison que le texte est devenu évident à monter, d'autant plus avec un groupe de jeunes artistes. C'est un texte dont l'objet principal est, au fond, l'avènement du fascisme. Le roman raconte comment l'effondrement autour de soi et la panique que génère ce chaos font le lit du totalitarisme. Cela ressemble fort à notre monde.

Est-ce que tu penses qu'il y a un espoir pour ces habitantes et ces habitants qui sont confronté-es à la montée du fascisme ?

Aucun. Dans l'histoire, dans le roman et dans la pièce, il n'y en a pas. Au-delà, je pense qu'il y a toujours des espaces d'utopie, que l'on ne peut s'empêcher de tendre vers des espérances.

Mais, dans *Une ville*, on s'arrête pile au moment où la cité est entravée et succombe au totalitarisme.

En guise de conclusion de cet entretien, est-ce que tu pourrais dire nous quel passage du roman t'a le plus émue ?

J'ai vraiment aimé la description de la temporalité cyclique du mouvement des astres, du soleil ; je trouve cela absolument magnifique. L'éclipse n'est que temporaire. Le soleil continuera de briller. S'il y a un espoir, c'est peut-être là qu'il faut le chercher. Dans cette répétition cyclique. L'histoire se répète, selon des phases, et quoi qu'on fasse, à une étape du cycle succède l'autre. Pour saisir cette dimension cyclique, il faut être capable de lever les yeux et, comme Janos, de regarder la course des étoiles.

Entretien réalisé par Najate Zougari, TnS – mai 2025



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez

Extraits du roman *La Mélancolie de la résistance* de László Krasznahorkai

(*Az ellenállás melankóliája*, 1989). Traduction du hongrois par Joëlle DufeUILly, Gallimard, 2006

« Mais il y avait autre chose, quelque chose d'essentiel : le silence, un silence étouffé, persévérant, inquiétant ; aucun son ne s'échappait de cette foule impatiente qui, obstinée, tenace, sur le qui-vive, attendait dans un mutisme absolu que la tension inhérente à ce genre d'attraction se dissipe pour laisser enfin place à l'atmosphère quasi extatique du « spectacle » ; chacun semblait totalement ignorer son voisin ou plutôt non, au contraire, c'était comme s'ils étaient tous enchaînés les uns aux autres, ce qui rendait toute tentative d'évasion impossible et toute forme de communication inutile. »

« Il ne possédait quasiment rien — ses seuls biens se résumaient à son manteau de postier, sa sacoche, sa casquette et ses godillots —, et c'est donc à l'échelle de la vertigineuse distance de cette coupole infinie qu'il pouvait mesurer sa fortune, et si ce gigantesque et impénétrable espace lui offrait une totale liberté de mouvement, ici-bas, prisonnier de cette liberté, il ne pouvait trouver sa place dans l'espace on ne peut plus étriqué de la « consumante terre ferme », c'est pourquoi il posait ses yeux radieux sur ces visages qui bien que sombres et hébétés lui semblaient amicaux, ce qu'il fit à nouveau, en vue de distribuer les rôles parfaitement rodés, avant de se fixer sur le grand échelas de chauffeur. « Vous, vous êtes le Soleil », lui dit-il doucement à l'oreille sans se douter un seul instant qu'il n'était pas du tout du goût de ce dernier d'être confondu avec quelqu'un d'autre, d'autant moins qu'il se trouvait dans l'incapacité — trop occupé à lutter contre la chute de ses paupières et contre la nuit qui le menaçait — de protester. « Vous, vous êtes la Lune », fit Valuska en se tournant vers le plantureux débardeur qui [...] haussa imprudemment les épaules avant de se mettre aussitôt à cingler l'air par de fougueux moulinets, pour tenter de rétablir l'équilibre rompu par ce geste irréféchi. »

« Tu n'as rien à craindre », répéta l'homme, et lui de hocher la tête, et de lever les yeux vers le ciel. Il leva les yeux et eut l'impression soudaine que le ciel n'était pas à sa place, il regarda à nouveau, terrifié, et découvrit qu'à la place du ciel il n'y avait plus rien, alors, il baissa la tête,

et avança simplement parmi les bottes et toques de fourrure, comme s'il venait soudain de comprendre qu'il était inutile de poursuivre sa quête, ce qu'il cherchait n'était plus, avait été englouti par la terre, par cette marche, par la conspiration des détails. »

« Il dut batailler, en raison de la foule se déversant par vagues successives vers la place du marché, pour faire le trajet aller-retour de la gare jusqu'au centre de tri, contraint, pour éviter de heurter les passants sur l'étroit trottoir, de ralentir sans cesse son pas habitué à une vive cadence, mais il n'y prêta aucune attention, comme si battre le pavé au milieu de cette sombre marée humaine en songeant à quelque grandiose splendeur était la chose la plus naturelle au monde, et c'est à peine s'il remarqua cette soudaine et inhabituelle multitude tant il était absorbé par ce qui représentait pour lui un instant suprême, l'instant où le minuscule habitant de la terre qu'il était se tournait vers le soleil, et son exaltation était si intense que, en rejoignant enfin la bifurcation vers la place du marché (avec dans sa sacoche une cinquantaine de journaux de la veille car la presse du jour était encore restée bloquée Dieu sait où), il faillit hurler à tous ces hommes d'oublier un instant la baleine et de regarder le ciel. »



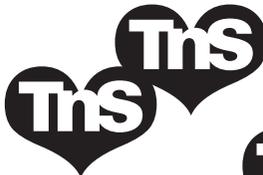
© Jean-Louis Fernandez

Repair couture avec les costumières du TnS

Samedi 7 juin de 13 h à 17 h 7^e Ciel 7 place de la République Gratuit

Les coutures de votre plus bel outfit sont déchirées ? Vous n'avez jamais été à l'aise avec une machine à coudre ? Vous voulez soumettre un projet de costume ou avez besoin d'un conseil pour votre prochain drag show ?

Les créatrices de l'atelier costumes du TnS vous proposent de les retrouver pour un nouveau rendez-vous : le « Repair couture du TnS » ! Venez bénéficier de leurs conseils et de leurs savoir-faire lors de ce moment ouvert à tous-tes, avec vos pièces à retoucher et votre petit matériel de couture.





Et après, on voit quoi au TnS ?

Présentation de la saison 25–26

Vendredi 20 juin à 20 h Salle Bernard-Marie Koltès Gratuit sur réservation

Retrouvez Caroline Guiela Nguyen et les artistes de la saison 25–26 pour une présentation des 19 spectacles de la programmation. Créations au TnS, nouveautés pour la saison prochaine, préparation de votre rentrée de septembre, distribution de notre nouvelle brochure et du calendrier : toutes les équipes du théâtre vous accueillent avec enthousiasme pour vous dévoiler la saison que nous imaginons ensemble depuis de longs mois.

Présentation suivie d'un verre de l'amitié ;)

Speed dating avec les artistes de la saison 25–26

Samedi 21 juin de 10 h à 13 h 7° Ciel 7 place de la République Gratuit

Et si vous aviez 7 minutes pour rencontrer chacun-e des créateur-rices et leur spectacle ? Les artistes de la saison prochaine vous proposent un speed dating de la création au 7° Ciel de 10 h à 13 h, de quoi partager avec elleux votre amour du théâtre et leur poser directement toutes vos questions.

Concerts / performances autour de la programmation 25–26

Samedi 21 juin de 14 h à 20 h 7° Ciel 7 place de la République Gratuit

À l'occasion de son lancement de saison et de la Fête de la musique, le TnS vous invite au 7° Ciel pour découvrir en musique plusieurs créations qui seront présentées la saison prochaine au TnS, notamment lors de l'édition 2026 des Galas du TnS.

Concert de la 48^e Chambre

Groupe 48 × Casey

Samedi 21 juin à 22 h 7° Ciel Salle Bernard-Marie Koltès Gratuit

Les élèves du Groupe 48 de l'École du TnS vous donnent rendez-vous pour une Fête de la musique inédite au TnS : un concert de rap gratuit ! Fruit d'un travail d'écriture avec la rappeuse Casey mené avec les élèves acteur-rices, ce « Concert de la 48^e Chambre » fera entrer le rap pour la première fois dans la salle Koltès dont l'orchestre se transformera en fosse pour l'occasion.